

*Le médecin initié par l'animal. Animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et latine.* Actes du colloque international, Lyon, 26-27 Octobre, 2006 édités par I. Boehm et P. Luccioni, Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 39, Série littéraire et philosophique 12. Lyon 2008, 264 pp. avec indices, 29 €.

Compte rendu par E. Pataki, ERGA, Université Catholique Pázmány Péter, Hongrie

Ce recueil est le quatrième volume d'une série d'études sur les textes médicaux antiques qui a été mise en route par une collaboration des ateliers de Rhône-Alpes et de la Suisse Romande. L'édition 2006 du colloque a proposé comme thématique majeure le rapport entre l'homme et l'animal. L'ensemble des travaux qui sont fondés sur des écrits scientifiques et des sources littéraires embrasse plusieurs domaines limitrophes de la médecine, comme celui de l'art vétérinaire, la botanique, la pharmacologie, la toxicologie, l'épidémiologie et la psychologie.

La chaîne d'études est initiée par l'unité des études galéniques. D. Gourevitch présente une belle introduction qui ne veut pas seulement mettre en évidence l'importance des animaux dans les idées du médecin de Pergame mais aussi capter l'attention des lecteurs en les incitant aux études ultérieures. En établissant une liste alphabétique du bestiaire de Galien elle passe en revue quelques animaux, en majorité réels, qui sont particulièrement intéressants par leur nom (le serpent *dryinos*), par la compatibilité de leur état du corps et de l'état de l'âme (voir la vaillance du lion démontrée aussi par ses ongles et dents), par leur taxonomie (le chien de mer), par leur symbolisme (l'autruche comme incarnation de la vanité rhétorique), par leur position dans la hiérarchie des êtres (ainsi le poisson prêtre, *uranoscopus scaber*, qui regarde toujours le ciel au contraire de l'homme qui en est capable mais ne le fait pas) – autant de thèmes passionnants pour les biologistes, les linguistes, les philosophes, les théologiens.

V. Boudon-Millot souligne l'actualité des réflexions de Galien concernant la parenté et l'hétérogénéité de l'homme et de l'animal : elles montrent une forte ressemblance avec les théories scientifiques et philosophiques de notre époque. En tant que médecin et philosophe, il a une approche double qui le conduit vers la négation d'une opposition simple entre l'homme et l'animal. D'un point de vue physiologique, Galien met en relief la continuité entre l'homme et les bêtes, tout d'abord en se référant à ses expériences anatomiques. (Les passages concernant la pratique de dissection des signes et des autres mammifères sont particulièrement intéressants.) Cependant, l'homme possède une singularité morale, qui le distingue fondamentalement des autres vivants et qui remonte à son rapport avec le divin. L'homme, cet être vivant terrestre et bipède doné du logos selon la définition galénique, possède par sa physiologie une certaine bestialité (voir plusieurs modèles négatifs du comportement animal cités par le médecin) mais par son humanité il est capable de la surpasser.

Dernière de la série galénique, l'étude d'A. Debru se penche sur le symptôme de la *narké*, l'engourdissement, à partir d'un point de départ linguistique : il semble que le nom de la raie électrique (*narké*) remonterait à l'effet provoqué par le contact du poisson. Le phénomène très redouté par les pêcheurs à trident de l'Antiquité est expliqué dans les écrits hippocratiques, chez Théophraste et les zoologistes ultérieurs de plusieurs façons, qui en même temps soulignent *una voce* la valeur antalgique de la *narké*. Quant à Galien, il opte pour une solution fondée sur la propagation nerveuse (une découverte hellénistique) mise en rapport avec un modèle toxicologique, pour corroborer l'effet thérapeutique de cet engourdissement dû à la propagation de la sensation du froid.

C'est la contribution du regretté J. M. Jacques, éditeur de Nicandre, qui ouvre l'unité

thématique suivante du volume, consacrée au savoir médical sur les animaux. En parlant de quelques passages biologiques des *Thériaques* et des *Alexipharmaca*, son objectif est de restituer au poète de Colophon sa qualité de médecin, tout en donnant une vue panoramique des animaux représentés par le poète à propos de leurs caractères toxicologiques réels ou faussement sollicités. (Voir l'incrimination à tort du lait qui caille dans l'estomac, du sang de taureau, ou bien de la sangsue avalée accidentellement - ici un renvoi au passage de Gourevich concernant un récit similaire (p. 23) serait bienvenu). L'étude se concentre dans un deuxième temps sur le rôle des animaux dans la pharmacopée. Ils peuvent être utilisés comme matières antivenimeuses dans la préparation des antidotes, comme l'illustrent les recettes quelquefois bizarres à base d'ingrédients aberrants. En plus, l'animal éduqué par la nature peut aider l'homme dans la découverte des herbes et des plantes efficaces contre les poisons (voir le cas des biches crétoises et le fameux Dictame, rencontré par exemple dans la scène de guérison d'Énée blessé).

Le travail signé par A. Zucker reprend le sujet de la transmission du savoir médical. La question de l'initiation de l'homme par les animaux, ces explorateurs spontanés guidés par la sagesse naturelle, s'impose ici à partir des passages d'Élien, chez qui la *mimésis* humaine d'un maître animal est un motif récurrent, pas seulement pour le domaine de la santé. Après avoir parlé de l'automédication de certains animaux (qui semblablement forment un groupe bien stéréotypé) le chercheur se tourne vers la bête malade, le patient du vétérinaire. Il examine les limites de la collaboration médicale entre le « *ζῷον ἀνθρώπος* » et les autres êtres vivants, limites qui viennent de l'absence d'une communication efficace entre eux. Malgré l'éventuelle similarité des pathologies, faute d'une langue commune, le diagnostic et la thérapie doivent rester séparés chez l'homme et l'animal. La fin de l'étude se penche sur la pratique diététique des animaux en y appliquant le terme récent d'*alitement*. Abstraction faite de l'alimentation principalement trophique, pour des raisons préventives les animaux mangent avec conscience et modération ce qui peut donner un modèle à suivre autant moral que médical aux hommes, consommateurs insatiables.

L'automédication des animaux se trouve au centre de l'étude synthétique de J. Bouffartigue qui propose une approche philosophique, puisque le problème a un rôle essentiel dans les débats antiques concernant l'intelligence animale et la supériorité de l'homme. L'analyse est encadrée par une enquête à la fois littéraire et historique richement illustrée qui fait voir les étapes définitives dans le développement théorique du sujet, avec l'*Histoire des animaux* de Ps.-Aristote, la paradoxographie hellénistique, la doxographie épicurienne et stoïcienne représentée par Cicéron, Plutarque et Élien, pour finir avec les chrétiens, Origène et Basile de Césarée, dont les réflexions sont les plus compatibles avec celles de la science d'aujourd'hui.

Le pré vénéneux d'Apollinaire revient à l'esprit en lisant l'article de S. Amigues, qui s'intéresse à la transmission des poisons végétaux par les animaux : l'animal, consommateur inconscient des herbes nocives communique les effets toxiques des plantes à l'homme, consommateur des produits de cet animal. Le rôle de la chaîne alimentaire connue depuis l'époque d'Hippocrate est illustré par deux symptômes souvent rencontrés dans les sources anciennes et également corroborés par les données de la recherche moderne. Le coturnisme est provoqué par la consommation de la chair des cailles qui elles-mêmes se nourrissent des graines d'hellébore. Dans le cas du *mainoménon*, du miel toxique qui temporairement rend fous les soldats de Xénophon, ces sont les abeilles qui transmettent le poison de laurier-rose aux hommes.

L'étude de F. Bourbon fondée sur une approche structuraliste traite en détail deux recettes utilisées dans la gynécologie ancienne. Les textes conservés dans la collection hippocratique sont caractérisés par leur complémentarité soigneusement analysée : la chair molle du poulpe de mer et la carapace dure et sèche du crabe de rivière sont préparées d'une façon

identique et exceptionnelle pour être administrées aux femmes qui souffrent de problèmes médicaux diamétralement opposés.

S. Barbara aborde le fameux castoréum dont l'emploi pharmaceutique est connu depuis Hérodote. Cet ingrédient rare de provenance nordique est fortement associé avec la sexualité (il s'agit de la sécrétion des parties génitales du castor qui est utilisée pour soigner des maladies génitales). En plus, il ne manque pas de traits mystérieux (voir son éventuelle efficacité contre les morsures des serpents, même contre celles du basilic) qui confirment son caractère exotique et justifient son prix très élevé – voilà les débuts d'une entreprise bien fructueuse, celle de la contre-façon des médicaments. (Ailleurs, page 222 on trouvera des informations intéressantes sur la relation entre le nom d'animal et le Dioscure de la mythologie – un renvoi serait utile.) La suite de l'étude est consacrée au basilic déjà mentionné, qui fournit une substance pharmaceutique par excellence, le *disporiston*, dont l'effet médical n'existe que dans les légendes des charlatans et des malades crédules.

L'écrit le plus ample du volume, celui de J. Trinquier examine en détail les sources latines concernant le paludisme. L'étiologie antique des fièvres pestilentielles se fonde sur l'idée de la détérioration de la qualité de l'air qui elle-même remonterait au *miasme* provoqué par la microfaune des marais. Les auteurs romains concernés par le problème ne sont pas des médecins proprement dits : Vitruve, Columelle et Varron en traitent à propos de réflexions architecturales, urbanistiques ou agronomiques. Leurs explications, comme le démontre l'auteur se structurent autour de l'hypothèse de l'intervention de minuscules bestioles nocives qui envahissent le territoire civilisé et transmettent une haleine insalubre dans le marais. Les chapitres de Columelle sur ces insectes envenimés vecteurs des maladies sont particulièrement intéressants. En mariant l'idée de la génération spontanée il les considère comme nés de la terre par la fermentation et la putréfaction des cadavres dans la vase des marais - on est tenté de voir ici le pendant négatif de la naissance miraculeuse des abeilles rencontrée chez Virgile. Les mérites particuliers de l'étude sont la richesse de son *corpus* grec et latin, et son approche à la fois scientifique, littéraire et religieuse (voir par exemple les lignes écrites sur le *Culex*).

Les dernières contributions du livre s'éloignent de l'analyse strictement biologique en faveur des aspects philosophiques et mythologiques. L'article signé par M.-Cl. Charpentier et J. Pamias étudie l'herméneutique des cris et des bruits des animaux dans quelques descriptions des crises de panique, en se concentrant sur la poésie hellénistique et sur la tradition ésopique. Ainsi, les sons des animaux (les cris des coqs, des chevaux, la stridence du coquillage) semblent avoir une importance notable dans les passages d'Eratosthène sur la bataille des Titans et sur la gigantomachie. L'arrière-plan acoustique de la guerre entre les dieux nouveaux et les forces pré-Olympiennes est marquée par le braiement de l'âne : la nouvelle génération divine est représentée montée sur des ânes, dont le hurlement terrifiant met en fuite les monstres, agents de la tyrannie de Cronos. A côté de cette dimension cosmique des sons animaliers inarticulés, les auteurs soulignent l'importance idéologique et sociolinguistique du motif. Pamias, qui dans un article de 2004 a mis en évidence le symbolisme de l'âne dans les fêtes représentatives de la cour des Ptolémées, évoque aussi les idées de Callimaque (fr. 192) concernant l'unité de la langue des hommes et des animaux pendant la règne de Cronos, qui a été dissolue par l'intronisation de Zeus et qui a mené à l'impossibilité d'une réelle communication entre l'homme et l'animal. On pourrait élargir la recherche vers l'importance métopoétique de l'âne callimaquéenne – ce qui naturellement n'enlève rien des valeurs de l'étude.

L'article de Gitton-Ripoll à la fin du recueil est consacré à un être imaginaire. En examinant les mythes de Chiron par une approche comparative l'auteur souligne les origines indo-européennes de la figure du centaure médecin. L'association entre l'art de guérir et le cheval,

bien présente aussi dans les mythes des élèves de Chiron également guérisseurs (voir Achille, Iason, Asclépios et Hippocrate, dont le nom témoigne parfaitement de cette relation intime) alors que curieusement elle ne se trouve pas dans la mythologie apollinienne, remonte aux traits mythiques de l'animal. Le centaure est capable de parler (ce qui est important pour l'incantation médicale), il est connaisseur des herbes (ce qui évoque la valeur pharmaceutique des plantes en général et l'herbe Centaurée en particulier, regardée comme panacée), en plus il est un être chthonien (qui peut faire ressusciter les morts).

Le beau volume est partout très soigné. La jolie illustration de la couverture, une composition de trois figures empruntée à un manuscrit médiéval mérite d'être spécialement notée parce qu'elle annonce parfaitement l'essence du volume : une mandragore née d'un cadavre avec une corde autour de son cou, un chien attaché par la même corde qui mange, et un homme qui les observe avec une attitude perplexe. Toutes les études sont accompagnées par un résumé en français et en anglais et complétées par une riche bibliographie mise à jour. Les annexes qui facilitent la lecture sont extrêmement riches : pas moins que sept indices (noms d'animaux, de lieux, de plantes, des noms divins, des noms propres, des notions, des passages cités) et en outre les coordonnées des contributeurs. Un ouvrage remarquable qui sollicite l'attention sans se limiter aux experts de la médecine ancienne.